

DESIRS ET VOLUPTÉ

A L'EPOQUE VICTORIENNE

Sous l'ère victorienne, de 1837 jusqu'à la première Guerre Mondiale (règne de la reine Victoria puis de son fils), l'Angleterre est en plein essor industriel. C'est une société austère, conformiste, dans laquelle prime la vie des affaires.

La place de la femme y est minime, et limitée, en réalité, à la maternité. Victoria elle-même montrera l'exemple en étant mère, de nombreuses fois, autant que reine. La femme est alors cachée sous plusieurs couches de vêtements, une crinoline et le célèbre corset, serré parfois jusqu'à l'extrême pour façonner le corps des femmes selon les critères de l'époque.

Face à cet extrémisme de froideur, l'Angleterre victorienne va voir naître en son sein de multiples artistes qui cherchent à aller contre ce conformisme, en montrant le bonheur, le plaisir et surtout le désir : grâce à eux, dans la peinture, la femme redevient un objet de désir, un objet d'art, et retrouve son humanité.

L'exposition commence par une petite introduction cinématographique, avant un parcours thématique de la peinture victorienne en huit salles, comprenant chacune des œuvres de divers artistes, le plus représenté étant Lawrence Alma-Tadema.

La première salle, qui nous plonge dans les "désirs d'Antique", est très impressionnante tant les couleurs et la luminosité frappent au visage. La technique de rendre plus lumineux et plus clair ce que l'on veut mettre en avant semble poussée à l'extrême dans ces peintures, qui nous

montrent Rome, la Grèce, l'Égypte et la Judée. Dans la grande majorité de ces œuvres, une ou plusieurs femmes, belles et jeunes, désirables. Paradoxalement, les scènes qui s'inspirent de la Grèce antique -jeunes femmes en tenue légère, hommes allongés s'abreuvant de vin et de mets- n'évoquent jamais l'idée de "décadence", mais seulement des plaisirs simples (par exemple "Le vin grec" d'Alma-Tadema).

L'œuvre majeure de cette première salle (et l'on pourrait presque dire de l'exposition) est sans conteste "Les roses d'Héliogabale", que ce soit par la taille du tableau, la floraison de couleurs, la beauté des visages, ou le mouvement des



pétales de roses. Ici, l'acte de cruauté d'Héliogabale est sublimé pour ne montrer que le désir, le plaisir et l'abandon : les victimes mêmes semblent heureuses, inconscientes du sort qui les attend, submergées par des milliers de pétales de roses qui finiront par les étouffer... L'antagonisme entre le quotidien sévère de l'époque victorienne et ce sentiment d'abandon est extraordinaire, et, grâce au talent d'Alma-Tadema, l'œuvre est à couper le souffle. On trouve aussi dans cette salle une toile d'Edwin L. Long, "La Reine Esther", qui représente la femme du Roi Xerxès 1er : bien que le visage de cette femme évoque une grande tristesse, le féminisme dégagé est saisissant, et l'érotisme de ses vêtements, légers drapés, nous montre une femme qui a un pouvoir égal à celui du roi, celui de la séduction.

La deuxième salle, légèrement plus petite, nous invite à contempler des "Beautés Classiques". Frédéric Lord Layton est à l'honneur, d'abord, avec quatre œuvres, dont trois au bord de l'eau, qui dégagent un sentiment d'air pur, de vacances idylliques loin des villes industrielles. On pourra s'arrêter, notamment, sur "L'île de Rhodes vue d'une baie", qui représente un paysage brut sans présence humaine et semble nous inviter à rejoindre l'intérieur du cadre, ou encore sur "Les jeunes filles grecques jouant à la balle", dont les vêtements semblent dotés d'une vie propre, et dont la position pourrait rappeler un peu "La danse" de Matisse.

L'on arrive ensuite sur le remarquable "Quatuor" de Albert J. Moore, représentation géométrique d'un petit concert de rue que l'on pourrait placer dans la Rome antique : on y voit des spectateurs, des musiciens, divers objets, tous alignés verticalement et horizontalement tels une partition parfaitement quadrillée. En contrepied, les instruments, d'une époque beaucoup plus récente, sont

peints en diagonales, créant ainsi un clivage par rapport au reste de l'œuvre.

Enfin, "Moïse sauvé des eaux" de Frederick Goodall, mérite que l'on s'attarde tant la reine représentée ici est belle, baignant dans la lumière, légèrement dénudée, nous regardant pendant que ses servantes s'affairent.

Vient ensuite une salle consacrée à Burnes-Jones, dans laquelle les tableaux sont plus petits, et qui, malheureusement, s'apparente plus à un couloir étriqué : c'est à vrai dire le seul point noir de l'exposition.

Nous entrons ensuite dans une petite salle très impressionnante, qui comprend trois tableaux seulement, sur la thématique forte des femmes fatales. Ces trois œuvres viennent de la fin du XIXe et du début du XXe siècle : chacune représente une femme maîtresse de son destin, qui prépare un philtre d'amour, un rituel occulte, ou bien qui s'enfuit de sa condition. Ces trois femmes sont d'une beauté sans pareille, avec des visages doux, habillées de belles robes. Elles nous rappellent que, dans une société dirigée par les hommes, le fantasme d'une femme forte est bel et bien présent, et superbement représenté par John W. Waterhouse.

La cinquième salle en est un prolongement puisque c'est celle des héroïnes amoureuses, peintes par différents artistes. Le point commun entre toutes ces œuvres est l'inspiration médiévale, et tout particulièrement la mythologie arthurienne ; notamment "Elaine" de John M. Strudwick ainsi que les tableaux d'Arthur Hugues et Talbot Hugues.

La pièce maîtresse de la salle est "La couronne de l'amour" de Sir John E. Millais, qui représente un couple amoureux. L'œuvre est tirée d'un poème de George Meredith : pour pouvoir épouser la femme qu'il aime, un homme

doit la porter jusqu'au sommet d'une montagne, mais ils périssent avant d'atteindre le sommet. Le tableau montre l'homme de dos, tandis que le visage de la femme est présenté de face ; et de l'étreinte de la femme, l'on comprend qu'elle veut, par amour pour l'homme, qu'il abandonne afin qu'ils puissent survivre. Cette toile est tout à fait saisissante, au-delà de sa taille, par la vie et les émotions qui s'en dégagent, et par l'invitation de la femme, qui nous regarde, à lui apporter de l'aide.

L'exposition se poursuit sur une sixième salle dans laquelle sont proposés trois tableaux d'inspiration assez chrétienne, tous trois signés de John M. Strudwick, qui avait un goût très prononcé pour la peinture allégorique. "Les jours passent" représentent toutes les scènes de la vie en donnant au spectateur l'impression d'un retour dans le temps, la mort étant la première étape et la beauté juvénile la dernière. "Les remparts de la maison de Dieu" montre les âmes d'un homme et d'une femme arrivant devant Dieu, d'une beauté presque parfaite car lavés de tous péchés ; surprenante alliance, pour cette époque, de la beauté charnelle avec la pudeur religieuse.

La thématique suivante, l'avant-dernière, est celle de la volupté du nu. Les toiles sont ici plus petites, mais montrent avec élégance de fort belles femmes, qu'elles soient victorienne ou antiques ; par exemple l'"Andromède" de Sir Edward J. Poynter, qu'on aurait bien aimé pouvoir comparer à celle de Frédéric Leighton, qui ne fait, hélas, pas partie de l'exposition.

Un magnifique parallèle est fait entre trois autres tableaux, qui représentent chacun une

femme de plain pied, nue dans le premier, à moitié drapée d'un tissu transparent dans le deuxième, et entièrement drapée dans le dernier. L'érotisme dégagé par chacune de ses œuvres est saisissant mais aucun de ses tableaux ne fait d'ombre à l'autre tant leurs beautés sont différentes.

L'exposition s'achève avec une salle dédiée au culte de la beauté, où figurent des toiles imposantes, resplendissantes, pleines de charme et de couleurs. On y retrouve Alma-Tadema bien sûr, mais aussi John W. Godward et William C. Wonter, deux peintres de la fin de l'époque victorienne. "L'absence fait grandir l'amour" de Godward, d'abord, montre une femme assise dans des vêtements légers, dans un décor méridional : le souci du détail est immense, la beauté de la femme nous prend à la gorge, les traits sont fins, l'expression est chaleureuse, et le tableau est un délice pour les yeux.

Et pour terminer votre parcours, arrêtez-vous devant "La joueuse de saz" de William C. Wonter. La femme, dans des vêtements légers presque transparents, lumineuse, sourit en jouant du saz : elle invite à la rejoindre, à plonger dans le tableau, elle captive le regard –pour moi, sans conteste, la plus belle œuvre de cette magnifique exposition !

Pierrick LE BERRE

"DESIRS ET VOLUPTÉ A L'EPOQUE VICTORIENNE" : Musée Jacquemart-André, 158 Boulevard Haussmann, 75008 Paris. Téléphone : 01 45 62 11 59. Tous les jours de 10h à 18h. Nocturnes les lundis et samedis jusqu'à 20h30. Dimanches de 10h à 18h. Exposition jusqu'au 20 janvier 2014.